Document generated on 07/13/2025 3:05 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# Les dragons de la mort

Bernard Julien

Number 77, Spring 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3459ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Julien, B. (2004). Les dragons de la mort. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 35–40.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Les dragons de la mort

Bernard Julien

Les images se succèdent dans ma tête, lugubres. Pas un seul instant elles ne lâchent prise, comme soudées entre elles dans la folie et la mort. Pourtant… j'aimerais échapper à ces étranges dragons qui me hantent depuis que je l'ai accompagnée dans ce voyage interdit. Aux confins du supportable.

Je l'avais rencontrée dans un café, rue Laurier, après une virée mémorable au Vieux-Port. Une de ces escapades qui laissent un goût de cendres tout au fond de l'âme, si j'en ai encore une… L'endroit était sinistre, invitant, troublant. Une sorte d'enfer béni pour saints désabusés dont le corps crie luxure et turpitude. J'avais besoin d'un *changement*, d'une transgression après ces longues semaines à sourire à tout le monde. Accablé par tant de gratitude à la suite de mon article qui avait fait la une dans la revue *L'Actualité*.

L'orgie avait été brève mais *hard*. Des filles aux robes échancrées, hanches vacillantes, tournaient et tournaient autour des tables, offraient leur corps moite aux clients. Des hommes, chemise ouverte, pantalon moulant, se tenaient dans un coin retiré, à l'affût de proies faciles. J'avais le goût de m'engouffrer dans ce monde de perdition, de participer à cette orgie de chair. Quelques pas hésitants, puis tout se mêla dans mon esprit. Je fus happé dans un tourbillon de débauche incroyable où tout devint violence et complicité. Ni hommes ni femmes, que des corps inassouvis à la recherche de plaisirs nouveaux, inconnus, à la limite de la bestialité. Je suis sorti de *L'Escargot* vidé, pantelant. Dégoûté. Presque délivré.

Le café était âcre. Elle s'était assise à la table voisine, l'air égaré. Regards à gauche, à droite. Quelqu'un qu'on épie. Ou qui cherche. Nos yeux se sont rencontrés, un instant. Étincelle qui s'embrase. Déjà nous étions en pleine conversation.

— Tu ne crois pas que c'est risqué de… de vivre avec lui ?

— Je suis au bord du précipice, me dit-elle, je le sais. J'ai besoin de… de… d'un appui, de quelqu'un de fort pour me sortir de là. Pour me donner le courage de…

— Je suis disponible et j'ai le goût d'agir, d'être utile concrètement, autrement que par mes écrits…

— Ce ne sera pas facile. Il est si imprévisible, si malfaisant.

— Laisse-moi le rencontrer. On pourra trouver un moyen de…

— Daniel est plus fort que nous tous. On dirait que le Mal est en lui.

— Si on coordonne nos actes, on vaincra ce mal.

— Je ne connais qu'un seul moyen… mais il est terrible.

Le mot était juste. Sa proposition était démentielle, mais je ne pouvais qu'y souscrire. Au point où j'en étais dans ma vie, un peu de risque avait saveur de défi, de victoire, de provocation. J'étais las de mon métier de pigiste, las de ces articles perdus dans l'indifférence, las de ce dernier succès qui n'avait eu pour résultat que de faire ressortir mes échecs antérieurs. Ses projets m'excitaient.

— Viens me retrouver chez moi, dans quelques heures, le temps de nous reposer. Nous aurons tout le loisir de conjuguer nos volontés. Et ta présence me fortifiera…

Un bref au revoir après une poignée de main, gage de notre accord. Je ne sentis pas, à ce moment-là, toute sa nervosité dans le frémissement de nos chairs réunies.

□

J'eus de la difficulté à trouver l'adresse. Son loft, situé rue Decelles, était perdu dans une série de logements qui s'étendaient vers la rue Gatineau. Une allée pour piétons seulement, bordée d'hydrangées en fleurs qui marquaient le début de l'automne, me mena au numéro inscrit dans mon carnet. Sur le balcon du deuxième étage une banderole me souhaitait la bienvenue en ces termes « *Salve*, Michaël ». Elle n'avait pas oublié mon prénom.

Assise dans un fauteuil de rotin, elle fumait nerveusement. Son fils était là, à terre, près du foyer éteint. Ses longues jambes, légèrement écartées, faisaient des soubresauts continus. Il me

fixa et je fus surpris de la ressemblance avec sa mère. Ses yeux d'une profondeur troublante me firent douter des révélations de Marie sur ses comportements violents. Plutôt, il me semblait triste, avec un brin de tendresse. Une barbe de quelques jours acheva de me le rendre sympathique. *Un autre qui ne sait pas quoi faire de ses dix doigts.* Il déboutonna son blouson, l'enleva, et sur sa poitrine nue apparut une chaînette au bout de laquelle pendait une croix. Elle reposait sur un duvet soyeux, et on eût dit que le Christ s'y plaisait. Plus bas, juste au-dessus du nombril, un tatouage en forme de glaive au manche délicat. Comme sa main. Il prit la croix, la détacha de la chaîne et la fit glisser tranquillement dans son pantalon.

« Ne fais pas attention, il aime s'amuser… Et s'il y a des visiteurs, c'est un stimulant à son plaisir. » Je fus sidéré de voir le fils baigner dans une sorte de nirvana passionnel. Ses jambes ne tremblaient plus, sa figure avait une expression de méchanceté qui ne pouvait passer inaperçue. J'étais perplexe. Tant de douceur avant *la passe*, puis tout à coup, une sorte de férocité inexplicable.

— Il est comme ça. Dans ces moments-là, il n'entend rien, ne voit rien. Que lui. Que lui et ses impulsions. Puis il fera un geste inexplicable au sortir de son orgasme. Jamais le même. Il faudrait lui couper le plaisir, ne jamais plus lui permettre…

*Ne jamais plus lui permettre…* C'était notre entente, mais comment y parvenir ? Je suivis sur son visage les rictus de la jouissance. Comme s'il souffrait tout en se délectant. Les yeux étaient fixes, mais une grimace faite de plaisir et de douleur le rendait comme fou. Une tête de démon sur un corps assouvi. Petit à petit, ses spasmes tombèrent et il se leva tout d'un coup, rasséréné. Qu'allait-il faire maintenant ? Je ne tardai pas à comprendre Marie dans son désarroi. Et nous n'avions pas eu le temps de nous concerter.

Entre ses doigts, un stylo dérobé sur le bureau de travail de sa mère. Menaçant, il s'approcha d'elle, l'air hébété, comme une brute. La main levée, prête à planter la pointe fine de l'instrument dans son visage, il resta figé en m'apercevant. Comme s'il m'avait oublié. Ou reconnu. Visiblement décontenancé, il fit

volte-face et vivement enfonça l'extrémité du crayon dans le coussin près duquel était assise sa mère. Brutalement il lacéra le tissu et il en sortit comme un nuage de plumes qui tourbillonnèrent un instant avant de recouvrir la moquette surannée. Daniel s'y jeta rageusement dans un cri de désespoir qui fit trembler toute la pièce. Couvert maintenant de duvet gris collé à sa peau moite, il roula sur lui-même avant de reposer sur le dos, poitrine bien en vue. C'est alors qu'arriva l'impossible.

D'un mouvement rapide, Marie s'approcha de lui et posa la main sur son torse nu. Son cœur battait fort et chaque respiration donnait à son tatouage une oscillation dangereuse. Le glaive semblait émerger de sa peau et Marie vit dans ce mouvement comme une menace pour sa vie. Fiévreusement, elle frotta les seins de son fils qui se dressèrent, impudiques, se mit à lécher son ventre, puis son nombril. Elle suivit la ligne de ses poils et défit les boutons qui retenaient son pantalon. Lui se laissait faire, comme obnubilé par tant de volupté. Tranquillement, elle caressa son sexe, par-dessus son caleçon, de ses deux mains, et sentit le plaisir venir. Par vagues successives.

Qu'allait-elle faire maintenant ? Se jeter sur lui et le taillader avec le même instrument dont il s'était servi pour détruire le coussin ? Le mordre, là où son corps palpitait ? Tout était si différent de ce que j'avais imaginé que j'attendais avec une certaine angoisse la suite. La suite…

Elle le prit par la main, le sentant complètement subjugué par sa volonté et son plaisir naissant. Muni de son seul slip, Daniel la suivit comme un enfant à qui on apprend à marcher. Petits pas comme ceux de sa mère, réglés sur son rythme. Elle s'arrêta devant le foyer et s'assit sur les dalles, près de l'âtre. Il fit de même, frissonnant légèrement au contact de sa peau sur le marbre froid. Puis…

Hésitant, Daniel me tendit la main. Tout au creux des lignes de vie, des brûlures… Cercles grisâtes comme des plaies éteintes. Je ne comprenais plus… Des plis sur son front, et des yeux tristes.., à fendre le cœur. Je fus ému par son regard insistant. Tel un appel de détresse… Pas de malice, pas de rage. Qu'un frisson

de douleur. Ce grand adolescent me fascinait. Et m'attirait. Par son abandon et… je ne sais pas… par sa folie grossière. *Et si c'était elle, la mère, qui provoquait tout ce tumulte chez son fils ? Et si c'était elle qui attisait ses lubies ?* Confusion, hallucination.

Ma main gauche se fit toute prête à témoigner…, à conforter…, à caresser cette épaule fragile, cette misère immense. À découvrir au fond de sa torpeur ce qui l'entraînait dans ses débordements. À venir en aide à ce pauvre enfant. Dans le regard de la mère, un éclair de rage, aveuglant. Puis tout se passa très vite.

Elle sortit une allumette, la frotta sur le bord du foyer et la remit à son fils. Il la prit dans ses mains, la regarda et il se passa une chose étrange : dans ses yeux vacillaient déjà des flammes aux proportions gigantesques. Avant même qu'il ne la jette sur les cônes d'allumage.

Dans le temps de le dire, le feu prit dans les plumes qui le recouvraient. Autant de points lumineux sur son corps laiteux. Et elle se mit à rire. À rire… Lui, impassible, attendait patiemment que l'incendie s'achevât. Rapidement, une odeur de poils brûlés se répandit dans la pièce et il apparut dans toute sa nudité, nouveau phénix. Le feu avait pris son âme, qui s'était répandue en cendres sur les dalles vierges. N'avait pas atteint sa chair, intacte.

— Tu peux partir.

— Mais…

— J'avais besoin de toi pour arriver à mes fins. Il est à moi maintenant. Tu dois partir.

— Tu ne peux pas ! Cet adolescent souffre. Par toi. Ces marques dans ses mains.., c'est évident que c'est toi…

— Ça ne suffisait pas, ces brûlures. Le feu a désormais fait son œuvre. L'a purifié.

— Tu es démente.

— Il aura peur à jamais. L'image du feu sera toujours présente. Et il ne pourra plus jouir. Il fallait que je me protège.

— Pas à ce prix.

— Je devais le neutraliser, on en a convenu, tu te souviens ? Et toi seul pouvais m'aider.

— Moi ? J'aurais pourtant voulu…

— Il a cru que tu étais son père. Tu lui ressembles tellement ! Il a eu confiance en toi. T'a tendu la main. Maintenant tu es complice, lié par ton silence. Et l'image de son père est à jamais honnie.

— Quel gâchis !

— C'était lui ou moi. Il n'osera plus jamais me provoquer, ni me faire de mal.

□

Je sortis, abasourdi. Cette femme m'avait floué. Je n'avais pas su arrêter le drame. N'avais pu le sauver de lui-même… ni de sa mère.

□

Je descendis au Vieux-Port, à la recherche de mon âme, abandonnée dans les enfers de *L'Escargot*.